

CHOSSES DE LA MAISON

Soldats qui vous battez pour la France, compagnons de mes fils, je vois les champs d'où plusieurs d'entre vous sont venus, et je puis vous donner des nouvelles de chez vous : car les familles se rassemblent aujourd'hui beaucoup plus que dans la paix.

D'abord, tous les travaux nécessaires ont été faits : la moisson, le battage du froment, de l'avoine et de l'orge, les vendanges aussi, qui viennent de finir. Vous me direz : « Comment donc ont-elles fait ? » Vous avez raison de mettre le féminin : ce sont les mères, les femmes, les sœurs qui ont commandé l'ouvrage. Elles y ont pris leur grande part. Des voisins ont aidé, de vieux domestiques aussi, dont on se demandait si on ne diminuerait pas les gages, au printemps dernier, et que les fermes se disputent à prix d'or, maintenant que vous êtes aux frontières, vous, les jeunes. En ce moment, les labours sont en train. La terre est suffisamment fraîche : ne vous inquiétez pas, et vous retrouverez, quand

vous reviendrez, des blés déjà tout drus, des seigles, des avoines que, contre l'habitude, vous n'aurez pas d'abord tenus en semence dans votre main et répandus à la volée.

La campagne entière, depuis que vous êtes partis, est devenue silencieuse. C'est qu'il n'y a pas que vous qui soyez à la guerre ; les chevaux aussi ont été pris par la conscription. Donc, plus de carrioles ni de charrettes sur les routes, plus ce bruit de trot ou de galop qui sonne si bien dans les journées d'automne ; plus de plainte des essieux dans les fondrières, ou presque plus. Il semble qu'on ait cessé de hêler, par-dessus les haies, pour prévenir les absents qu'il est temps de rentrer. La campagne, à certaines heures, a l'air d'un désert. Elle n'est pas ravagée cependant, pas maraudée, pas inquiète ; elle ne manque que de vous. Elle n'a pas peur des Prussiens, parce que vous êtes en avant. Elle voit moins de maraudeurs, croqueurs de poules et de lapins, gauleurs de châtaignes, arracheurs de pommes de terre, vendangeurs de vin de lune que dans les années de paix.

Le plus dur de la vie, à ce moment du monde et de l'année, c'est le soir. On n'est pas distrait par le travail. J'ai vu le père, les sœurs, le journalier du hasard, rentrer dans la salle commune de la ferme et s'asseoir des deux côtés de la table où fume la soupe que la mère a trempée.

« Eh bien ! a-t-il écrit ? » Les bons jours sont ceux où il a écrit. On reprend la lettre que la mère a lue la première et qui repose, en évidence, sur le coin du buffet de noyer ciré ; c'est la fille aînée qui fera la lecture, et qui reste debout, le papier tremblant un peu dans ses mains et approché de la lampe, tandis que le père, attentif comme à un marché, le visage soucieux, remuant parfois les lèvres, écoute et tâche de surprendre quelque détail, ou expression de lassitude après un combat ou une marche, qui lui permette de se plaindre à son tour et de dire : « Notre pauvre gars, tout de même ? » Car la plainte est dans notre nature et notre condition. Mais on ne s'y arrête pas. On reprend les termes de la lettre, où le troupier, bien souvent, a mis un mot pour faire rire les parents. Les souvenirs, les images, les paroles qu'on se rappelle, la lettre qui est là, presque vivante dans les mains, complètent la famille et tiennent, en quelque façon, la place de l'absent.

Vraiment, vous êtes enveloppés de la pensée de tous, même des inconnus ; on prie beaucoup pour vous ; on est fier de vous ; les journaux sont remplis des traits admirables de nos soldats ; une plus large sympathie entoure les familles en deuil : chacun de vous est devenu le parent, le protecteur, le vengeur, la gloire de tous. On voudrait vous serrer la main, vous remercier,

vous acclamer. Cela viendra. Mais savez-vous une pensée que je trouve aussi partout, même chez les mères les plus tendres, même dans les maisons où vous manquez le plus ? « Monsieur, qu'ils ne reviennent pas avant d'avoir mis l'Allemagne à la raison ! Ils font la guerre, qu'ils la fassent bien ! S'ils ne les muselaient pas tout à fait, il faudrait recommencer dans cinq ans ! »

Ainsi la plus vive tendresse s'unit à la vue très juste du devoir qui est le vôtre et celui de toute la France : mettre pour longtemps hors d'état de menacer, d'envahir, de massacrer et de piller un peuple qui ne croit qu'à la force et qui va justement éprouver, grâce à vous, quelle est la force du droit.

René BAZIN,
de l'Académie Française.